

André Antibì, les élèves oubliés des programmes académiques

L'auteur de *La Constante Macabre* revient avec un nouvel ouvrage : *Les élèves oubliés ou comment compliquer pour donner du sens*.

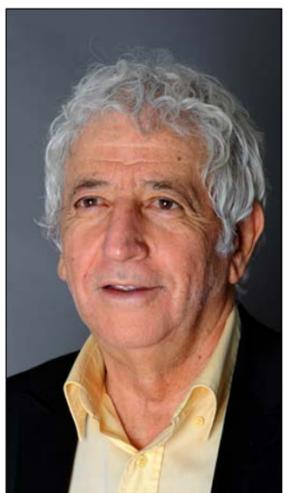
André Antibì y aborde le décalage flagrant existant entre la théorie des programmes et la réalité de l'apprentissage pratique des élèves

André Antibì est professeur d'université émérite en mathématiques et en didactique, et chercheur de renommée internationale. Depuis près de 20 ans, il est connu pour ses travaux sur la « constante macabre » qui ont donné lieu à quatre ouvrages entre 2003 et 2011. Une association a même été créée en 2004, le mouvement contre la constante macabre (MCLCM)*, qui comprend beaucoup de membres en France et dont il est le président. Aujourd'hui, il présente un nouveau livre, *Les élèves oubliés ou comment compliquer pour donner du sens*, paru aux éditions Math'Adore, qu'il dirige, et distribué par Nathan. Ce nouvel ouvrage, comme tous ceux qu'il a publiés depuis *La Constante Macabre ou comment a-t-on découragé des générations d'élèves* (2003), est illustré avec justesse et humour par le dessinateur corse Stéphane Luciani, qui est aussi l'un de ses amis.

Pouvez-vous revenir en quelques mots sur ce que vous avez décrit dans *La Constante Macabre* ?

En France, si tous les élèves ont compris un cours, toutes les notes d'une classe devraient être convenables. Or, lorsqu'un professeur donne des notes convenables à

tous ses élèves, il est soupçonné de laxisme. C'est ce que j'appelle la constante macabre. C'est quelque chose que j'ai observé partout, y compris dans les classes de très haut niveau, les grandes écoles comme Polytechnique, HEC... C'est un mal français. C'est un phénomène que l'on observe en France, mais aussi en Belgique, dans les pays d'Afrique francophone, en Espagne. Dans le reste du monde, on nous prend pour des extraterrestres. J'ai enseigné pendant 20 ans et je me suis aperçu que moi aussi, je l'avais appliqué. Il ne faut pas négliger le rôle de l'inconscient, qui peut nous faire faire des erreurs sans que l'on s'en aperçoive. Ce n'est pas fondamentalement la faute des professeurs. C'est un problème de tradition que l'on respecte. Mais aujourd'hui, cela va mieux, ce dysfonctionnement est reconnu par tous les partenaires éducatifs. Notre association est reconnue et je suis très satisfait car, en Corse, celle-ci est très bien représentée.



DOCUMENT CORSE-MATIN

Dans *Les élèves oubliés*, vous mettez en avant le « décalage » présent entre la théorie des programmes académiques et la pratique de l'apprentissage des élèves. On pourrait aussi le résumer par « trop de sens tue le sens » ?

C'est exactement ça ! Je mets l'accent sur le dysfonctionnement, le terrifiant décalage dans notre pays entre ces académiciens, que je nomme les « brillants planeurs » des commissions de programmes et la réalité du terrain. On fait tout cela pour motiver les élèves, on croit les intéresser, mais a-t-on déjà réalisé des enquêtes sur la motivation des élèves, pour savoir si cela les a intéressés ? Moi aussi j'ai fait partie des gens qui n'ont pas demandé leur avis aux élèves. Pour faire simple, lorsque l'on tente d'introduire une notion auprès des élèves, au lieu d'aller droit au but, on essaye de donner une certaine forme de « sens » pour expliquer, ce qui peut perdre les élèves en chemin. À la place, je préconise de donner du sens modestement, en faisant intervenir une situation concrète, que l'élève connaît, en relation avec son vécu. Pour vous donner un exemple, lorsque l'on aborde la forme de l'hexagone ou du pentagone, on le fait par des situations absurdes, en

leur montrant une image du Pentagone aux États-Unis ou de la carte de France, qui

« Le décalage des brillants planeurs d'académie »

ressemble vaguement à un hexagone. Pour un élève, c'est difficile de voir le lien. Alors que le plus simple et le plus efficace est simplement de dessiner la forme géométrique au tableau. Les jeunes qui viennent d'un milieu familial avec un certain niveau culturel sont avantagés car ils ont des notions. Mais tous ceux qui viennent de milieux défavorisés sont complètement noyés.

Vous abordez la notion de « rien à comprendre (RAC) »...
C'est un conseil que l'on devrait donner lors des formations en enseignement, à l'école on n'est pas prévenu que, parfois, il n'y a rien à comprendre. On pourrait par exemple expliquer ce qu'est une fonction, mais alors ce serait de l'histoire des maths. Si l'on veut tout expliquer, l'on n'en finit plus...

Dans votre livre, vous avez recueilli de nombreux témoignages de professeurs, inspecteurs, directeurs d'établissements qui donnent eux aussi des exemples concrets...

Je ne veux pas être le seul à avoir mon avis, restant dans ma tour d'ivoire. J'ai mené une vraie enquête pour savoir ce qu'ils en pensaient et 85 % des enseignants que j'ai interrogés m'ont dit qu'ils me suivaient « à fond ». Quant aux 15 % qui restent, ils n'étaient pas fondamentalement contre, ils ont simplement peur des dérives, que l'on fasse disparaître le sens. Évidemment, il ne s'agit pas de faire disparaître le sens, on veut



André Antibì : « On fait tout pour motiver les élèves, mais a-t-on réalisé des enquêtes auprès d'eux pour savoir ce qui les motive ? Moi, je l'ai fait. »

CORINNE OTTOMANI

tous donner du sens, mais un sens raisonnable.

Pour ce livre, vous avez réalisé des enquêtes auprès des élèves. L'une d'elles, auprès de 581 élèves de la 4^e à la terminale, de différentes filières, démontrait qu'ils sont plus intéressés par

la qualité de leur travail et leur réussite que par leurs notes...

Oui et c'est encourageant ! Lorsque l'on réalise une étude, on a toujours un *a priori*. L'on aurait pu penser qu'ils préfèrent avoir de bonnes notes. Alors qu'en réalité, le plus important pour eux est de travailler en confiance et ce qui les motive le plus c'est la réussite. Pour un élève en échec, les choses n'ont plus de sens. Si on veut chercher du sens pour lui, le mieux est d'instaurer la confiance, et faire en sorte que son travail soit récompensé. Moi, je suis élitiste ! Je suis pour que l'on valorise la qualité du travail. Lors de cette enquête, les élèves ont montré qu'ils préféreraient l'évaluation par contrat de confiance, travailler en sachant qu'ils ne travaillent pas pour rien.

Pensez-vous que votre livre pourrait donner des pistes de réalisations concrètes, pour transformer le système éducatif actuel ?

J'espère que oui ! Avec notre association, en plus des ateliers qu'elle organise sur la constante macabre, nous avons organisé un colloque sur le sujet le 20 novembre dernier, et Jean-Michel

Blanquer, ministre de l'Éducation nationale, nous soutient pleinement ! Il y a d'ailleurs réalisé une intervention en ce sens (*visible sur le site de l'association**, ndlr). J'espère que cela fera bouger les choses. Lorsque j'ai interrogé mes collègues corses, ils se sont dit d'accord à 100 %. Je ne veux surtout pas m'imposer comme donneur de leçon. À mon sens, il y a deux mots-clés. Le premier c'est « décalage », entre l'Académie et le terrain, composé des élèves et des enseignants à leur

contact. Et la « tradition », qui est quelque chose qui existe, et l'humain n'aime pas sortir des normes, sous peine d'être « anormal ». Alors on continue à faire pareil, sans se poser de question. On pourrait penser que cette mode vient des sciences de l'éducation, mais en réalité, c'est plus bête que cela, on est emporté par une tradition, on continue. Et on oublie notre mission qui est de former des jeunes et non de les hiérarchiser.

Vous travaillez sur un prochain livre. Quel sera son thème ?

Je travaille en ce moment sur un nouveau livre et à vrai dire, il est presque fini. L'avantage du confinement c'est que pour me sortir de l'actualité, je travaille sur mon livre et cela m'occupe ! Il devrait s'appeler *La folie de l'évaluation ou l'évaluation, une fonction à repenser*.

J'y aborde bien sûr la constante macabre et bien d'autres choses. Par exemple, dans l'un des

chapitres - que j'ai déjà abordé dans les paradoxes (*50 Paradoxes dans l'enseignement, pour en rire ou en pleurer* (2011) NDLR), on conseille aux élèves de travailler régulièrement pour mieux comprendre le cours qui suit. Or, chaque professeur pose ses évaluations quand bon lui semble. La conséquence est que, le jour où l'élève a un contrôle en maths par exemple, il a d'autres cours dans la même journée. Forcément il révisera bien son contrôle mais pas les autres

matières et risque de décrocher dans celles-ci s'il n'a pas bien compris une notion.

On améliorerait son apprentissage en regroupant les contrôles sur une même journée, un peu comme pour les examens blancs. Autre exemple : quand on voit que des élèves ont des difficultés à comprendre quelque chose et qu'ils n'ont pas de bons résultats, on peut se dire que l'élève n'a pas assez travaillé. Mais l'on pourrait aussi en profiter pour évaluer sa propre façon de faire les cours, voir si l'on n'a pas manqué quelque chose, se remettre en question.

Vos champs de recherches sur le sujet semblent inépuisables, vous avez de quoi écrire encore de nombreux livres...

C'est vaste et passionnant. En travaillant sur ces thématiques, j'ai l'impression d'être utile.

PROPOS RECUEILLIS PAR BARBARA IGNACIO-LUCCIONI

* Plus d'infos sur le site : mclcm.fr

REPÈRES

DEPUIS 1967

Enseignant-chercheur à l'université Paul-Sabatier, professeur émérite depuis octobre 2010.

1981 À 1987

Directeur de l'Irem (institut de recherche pour l'enseignement des mathématiques).

1993 À 2007

Président de l'assemblée des directeurs d'Irem de France.

1981

Membre du conseil d'administration de l'université pendant 20 ans, vice-président de ce conseil pendant 4 ans.

1970 À 2016

Professeur de mathématiques à l'école d'ingénieurs Sup-Aéro.

DEPUIS 1989

Directeur de collection de livres scolaires de mathématiques pour le secondaire.

DEPUIS 2004

Président de l'association MCLCM (mouvement contre la constante macabre).